



HAL
open science

L'empereur Jean VIII Paléologue vu par Pisanello lors du concile de Ferrare-Florence

Stavros Lazaris

► **To cite this version:**

Stavros Lazaris. L'empereur Jean VIII Paléologue vu par Pisanello lors du concile de Ferrare-Florence. Byzantinische Forschungen, 2007, XXIX, pp.293-324. halshs-00366073

HAL Id: halshs-00366073

<https://shs.hal.science/halshs-00366073v1>

Submitted on 5 Mar 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'empereur Jean VIII Paléologue vu par
Pisanello lors du concile de Ferrare-Florence

Stavros Lazaris

Byzantinische Forschungen XXIX 2007

p. 293-324

**L'EMPEREUR JEAN VIII PALÉOLOGUE
VU PAR PISANELLO LORS DU CONCILE
DE FERRARE-FLORENCE**

Stavros Lazaris

Pour des raisons politiques, culturelles et dogmatiques, les rapports entre les Églises grecque et latine furent mouvementés. Cependant, chaque rupture fut suivie d'une réconciliation jusqu'au schisme de 1054, fruit de la mauvaise volonté à la fois du légat du pape, le cardinal Humbert, et du patriarche de Constantinople, Michel Cérulaire, qui, finalement, s'excommunièrent mutuellement en janvier 1054 à Sainte-Sophie. Cent cinquante ans plus tard, un second événement marqua les Grecs et les rendit méfiants vis-à-vis des Latins. Il s'agit de la prise de Constantinople par les croisés et du pillage qui s'ensuivit. Le fossé était désormais profond entre les deux camps et ce n'est que la situation critique de l'empire byzantin qui poussa certains hauts dignitaires de l'Église grecque, ainsi que la plupart des Paléologues, à tenter un rapprochement avec Rome.

Pour obtenir le concours des puissances catholiques, afin de mettre fin à la soif de certains de conquérir Constantinople, une médiation s'imposait, celle du pape ; or, celle-ci passait par la réconciliation des Églises. Cet impératif, plus qu'une nostalgie de l'unité perdue, explique les nombreuses tentatives byzantines de rapprochement avec le pape. À deux reprises l'union eut lieu (conciles de Lyon II et de Ferrare-Florence) mais elle fut éphémère.

L'empire était en péril. Poussés par les victoires ottomanes, les Paléologues essayèrent plusieurs fois de rétablir l'union pour convaincre les Occidentaux de les aider à se débarrasser du péril turc. Des discussions eurent lieu périodiquement, soit lors d'envois de légats (comme cela était le cas en 1274 lors du concile de Lyon II), soit lors de déplacements des empereurs eux-mêmes. Jean V Paléologue se rendit à Rome en 1366, son fils, Manuel II, à Paris et Londres en 1400-1402 et son petit-fils, Jean VIII, à Ferrare et Florence en 1438-1439 pour participer aux travaux du concile que lui-même et le pape Eugène IV avaient préparé. Ce dernier événement marque la seconde tentative d'union sous les Paléologues. Contrairement à celle de Lyon, l'empereur et le patriarche firent cette fois le voyage en Occident pour y rencontrer les Latins. De ce voyage, dont nous allons à présent retracer les grandes lignes, est restée, plus que l'union elle-même, une médaille à l'effigie de l'empereur. Nous la devons à Pisanello. Quand et où celui-ci a-t-il gravé cette pièce ? Est-ce la seule qu'il ait frappée ? Voici certaines interrogations auxquelles nous allons essayer de répondre sur la base d'une analyse, entre autres, de certains dessins préparatoires et d'une miniature aujourd'hui insérée dans un manuscrit grec.

Sans vouloir procéder ici à un exposé détaillé des événements qui se sont déroulés avant et pendant la venue de Jean VIII Paléologue en Italie¹, nous proposerons toutefois un bref rappel des actes qui ont conduit, le 6 juillet 1439, à la proclamation de l'union.

1. Nous renvoyons en général aux travaux de J. Gill, *Le concile de Florence*, Paris 1964 [Bibliothèque de Théologie. IV. Histoire de la Théologie, 6] ; Id., *Personalities of the Council of Florence and Other Essays*, Oxford 1964 ; Id., *Constance et Bâle-Florence*, Paris 1965 [Histoire des conciles œcuméniques, 9]. Presque tous les documents relatifs à ce concile ont été publiés par l'Institut pontifical oriental de Rome dans la collection *Concilium Florentinum*, Documenta et scriptores. Outre les volumes de la Patrologie grecque, qui contiennent une partie des écrits de quelques-uns des protagonistes du concile, il faut consulter les travaux de Mgr L. Petit sur Marc Eugénikos et l'édition des *Mémoires* de Sylvestre Syropoulos par V. Laurent : Sylvestre Syropoulos, *Mémoires*, éd. V. Laurent, *Les « Mémoires » du grand ecclésiarque de l'Église de Constantinople, Sylvestre Syropoulos, sur le concile de Florence (1438-1439)*, Paris 1971 [Concilium

Du concile à la médaille : le contexte historique

1. Le concile de Ferrare-Florence

L'organisation d'un concile pour l'union avait mal commencé. Antoine de Massa, nonce apostolique à Constantinople, rapportait au pape Martin V que l'empereur Jean VIII exigeait, comme condition préalable, un concile général avec discussions libres sur toutes les différences entre les deux Églises. Ce concile serait convoqué par Jean VIII et se tiendrait à Constantinople. Cependant, l'empereur ne pouvait le financer. C'était donc au pape de pourvoir aux dépenses. Ces conditions détournèrent l'espoir d'une union immédiate avec l'Église grecque et les contacts entre Rome et Constantinople s'affaiblirent.

Il fallut attendre l'arrivée d'une délégation grecque à Rome, en 1430, pour que tous s'accordent sur un projet de concile en Italie : l'empereur et le patriarche devaient venir avec les trois autres patriarches d'Orient, des métropolitains et une suite impériale et ecclésiastique de sept cents membres environ. Le pape paierait toutes les dépenses du voyage, fournirait trois cents arbalétriers et deux bateaux pour la défense de Constantinople et déposerait dans cette ville une certaine somme pour la protéger contre tout danger. Le lieu du concile serait une ville de la côte est de l'Italie, à choisir après l'arrivée des Grecs. C'est alors que le pape Martin V mourut.

De nouveaux pourparlers eurent lieu aussi bien avec son successeur, Eugène IV, qu'avec les Pères qui se trouvaient à Bâle pour participer au concile qui avait commencé, trois semaines avant la mort de Martin V, sous la présidence de Cesarini. Les Grecs proposaient aux « Bâlois » soit un concile à Constantinople aux frais de l'empereur, soit un concile en Occident aux frais des Latins, mais en

Florentinum. Documenta et scriptores, 9]. Deux études sur la médaille de Jean VIII ont abordé, de manière plus ou moins approfondie, les événements historiques qui se sont déroulés au moment où cette médaille a vu le jour : J. A. Fasanelli, *Some Notes on Pisanello and the Council of Florence*, *Master Drawings* 3 (1965), p. 36-47 ; V. Juren, À propos de la médaille de Jean VIII Paléologue par Pisanello, *Revue numismatique* 15 (1973), p. 219-225 et pl. XXIV.

tout cas avec la présence du pape ou de ses procureurs. En même temps, le légat du pape à Constantinople, Christophe Garatoni, s'entendit avec les Grecs pour une réunion à Constantinople plutôt qu'en Italie et c'est ce qu'il annonça à Eugène IV, en arrivant à Florence avec deux ambassadeurs grecs, le 21 janvier 1435.

Des discussions tripartites se poursuivirent à Constantinople mais leur issue ne fut jamais ambiguë : d'un côté l'empereur et le patriarche ont toujours insisté pour obtenir l'approbation du pape et, si possible, sa présence, d'un autre côté, ils refusèrent catégoriquement de considérer Bâle comme un lieu éventuel de réunion, désirant que leur voyage soit court. Ils choisirent alors d'embarquer pour l'Italie à bord de la flotte papale². La décision des Grecs permit de sortir Eugène de l'isolement dans lequel il s'était mis en refusant de se soumettre au concile de Bâle. Le pape remportait une victoire de taille face à Bâle. Aussi, le 30 décembre, après l'arrivée du bateau léger amenant les premiers Grecs à Venise, Eugène déclara officiellement que le concile de Bâle était transféré à Ferrare. Des prélats refusèrent de s'y plier mais leur insoumission n'empêcha rien : l'empereur germanique Sigismond, qui aurait pu les soutenir contre le pape, était mort le 9 décembre 1437. Le concile s'ouvrit donc le 8 janvier 1438 sous la présidence du cardinal Albergati ; le pape Eugène IV arriva le 24 janvier, l'empereur Jean VIII le 4 mars et le patriarche Joseph II quatre jours plus tard³.

Contrairement aux Latins, qui voulaient terminer le concile au plus vite, les Grecs souhaitant utiliser le concile pour plaider auprès des princes occidentaux, exigèrent de prendre le temps d'envoyer des invitations aux princes et aux hommes d'Église encore absents. C'est seulement quand Jean VIII comprit qu'il ne pouvait compter que sur peu d'ambassades princières qu'il céda. Les sessions dogmatiques

2. Le patriarche embarqua le 24 novembre 1437 et l'empereur, le lendemain. Le 27, les bateaux prirent la mer et arrivèrent à Venise deux mois plus tard.

3. Les Grecs avaient débarqué plus tôt à Venise mais ils prolongèrent leur séjour pour permettre à Jean VIII d'informer les participants au concile de Bâle de sa décision et d'ordonner à ceux qui restaient là-bas de se joindre au pape et à lui-même au concile tenu en Italie.

purent commencer le 8 octobre 1438. Peu de temps après, officiellement à cause de la peste, officieusement pour des motifs financiers, il fut question de transférer le concile de Ferrare à Florence. Le trésor papal était en effet presque vide⁴ et ses revenus avaient considérablement diminué⁵. Florence fut choisie, car elle était moins touchée par le fléau mais aussi pour l'aide qu'elle était prête à apporter. Les Florentins, pour peu que le concile continue à se dérouler chez eux, promirent un traitement princier et de larges indemnités non garantis à Ferrare. Aussi, le 2 janvier 1439, les Grecs s'accordèrent pour partir à Florence et, dès le 6, le pape quittait Ferrare. Le patriarche embarqua le soir du 26 et arriva le 7 février très affaibli. Quelques jours plus tard, le 15 février 1439, Jean VIII Paléologue fit son entrée à Florence.

Une chronique contemporaine rapporte que se déplacèrent pour lui rendre hommage « les Seigneurs, les Collèges, les Capitaines de *Parte*, les Dix de *Balia*, les huit officiers de *Monte*, les six de *Mercatanzia*, et les sept Arts Majeurs, et beaucoup d'autres citoyens avec leur étendard, puis sept cardinaux avec toute leur cour, et tous les barons, et d'autres Grecs du dit empereur qui étaient déjà à Florence. C'était une belle et grande compagnie (...). L'empereur portait une robe blanche, et par-dessus, un manteau de drap rouge, et un petit chapeau blanc avec la pointe en avant, sur lequel il avait un rubis plus gros qu'un gros œuf de pigeon avec beaucoup d'autres pierres » (« Andarongli incontro fino alla Porta i Signori, Collegi, Capitani di Parte, 10. di Balia, 8. Officiali di Monte, 6. di Mercatanzia, e le 7. maggiori Arti, e molti altri Cittadini con lo Stendardo, e poi sette

4. La flotte qui était allée chercher les Grecs à Constantinople, les bateaux et les hommes demeurés là-bas pour protéger la ville, leur voyage de Venise à Ferrare et leur traitement mensuel étaient à la charge du pape. En outre, celui-ci entretenait de nombreux théologiens latins et apportait une aide substantielle à plusieurs clercs.

5. En effet, Bâle avait mis sur pied et maintenait encore sa propre curie, qui grevait les finances de la curie romaine ; la France, l'Allemagne et la Pologne, s'étant déclarées neutres, ne rapportaient aucune aide financière. De plus, le duc de Milan ravageait les territoires pontificaux, empêchant les villes de payer les taxes dues au Saint-Siège et obligeant celui-ci à des dépenses continues pour entretenir une armée défensive.

Cardinali con tutta la Corte, e tutti i Baroni, & altri Greci di detto Imperadore, che erano già in Firenze. Era una bella e grande Compagnia (...) l'Imperadore havena indosso una veste bianca, e sopra un mantello di drappo rosso, & un cappelletto bianco appuntato dinanzi, sopra il quale havena un Rubino grosso più che un buonovo di Colombo con molte altre pierre »⁶.

Les sessions reprirent et, à la suite du métropolitain de Nicée, Bessarion, la majeure partie de la délégation grecque finit par se rendre à l'évidence : les Latins partageaient la même croyance que les Grecs. Dans son discours resté célèbre, l'*Oratio dogmatica*, prononcé le 13 avril 1439, Bessarion expose que, mus par le même Saint-Esprit, les Pères, latins comme grecs, ne peuvent pas enseigner des doctrines différentes ou opposées⁷. Les travaux continuèrent et les deux partis se mirent enfin d'accord le 5 juillet. Le décret fut signé par les Grecs⁸, puis par les Latins et la bulle d'union *Laetentur coeli* fut solennellement proclamée le lendemain, dans la cathédrale de Florence Sainte-Marie-de-la-Fleur.

Après la promulgation du décret, les Grecs ne s'attardèrent pas à Florence. Cinq métropolitains et quelque cinquante autres clercs partirent pour Venise dès le 21 juillet. Le 26 août l'empereur quitta la ville avec les derniers de ses sujets. Suivant l'exemple de son père, mais, n'ayant pas de reliques, l'empereur byzantin distribua des titres à certains nobles florentins avant de partir⁹. Malgré les six mille

6. Cf. [Anonyme], *Istorie di Firenze dall'anno 1406 fino al 1438*, éd. L. A. Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, XIX, Milan 1731, col. 982.

7 Voir, entre autres, Bessarion de Nicée, *Oration dogmatique sur l'union*, trad. G. Lusini, *Bessarione di Nicea, Orazione dogmatica sull'unione dei Greci e dei Latini*, Naples 2001.

8. De tous ceux qui avaient droit de signer, seuls Marc Eugénikos et Isaïe de Staupolis refusèrent, en dehors du patriarche, mort subitement le 10 juin, mais qui, selon certaines sources, avait exprimé par écrit sa soumission à l'ancienne Rome (en particulier sur les questions de la primauté et le purgatoire).

9. Voir N. Oikonomides, *The Byzantine Overlord of Genoese Possessions in Romania*, dans Ch. Dendrinos, J. Harris, E. Harvalia-Crook et J. Herrin éd., *Porphyrogenita. Essays on the History and Literature of Byzantium and the Latin East in Honour of Julian Chrysostomides*, Londres 2003, p. 236.

florins envoyés par Eugène à Venise au début du mois de juillet, les bateaux n'étaient pas prêts. De plus, un incendie dans le port, puis une tempête entraînèrent de nouveaux retards. Ce ne fut que le 19 octobre que la flottille put prendre la mer ; elle atteignait Constantinople le 1^{er} février 1440, soit deux ans et deux mois après leur départ.

L'union ne fut pas populaire à Constantinople et l'empereur, en deuil à la suite du décès de sa femme survenu peu de temps avant son retour, ne fit rien pour la soutenir. La majorité de la population cria qu'on l'avait trahie et on reprocha aux participants du concile d'avoir vendu leur foi pour de l'argent. Les clercs qui n'avaient pas été en Italie se mirent alors à saboter les services religieux de leurs confrères qui avaient accepté l'union. Cette union, voulue, du moins en partie, pour créer un barrage chrétien solide face à l'envahisseur turc, devint dès lors le fruit de la discorde. De plus, la fameuse aide occidentale tant attendue, ne parvint jamais à Constantinople à cause de la défaite de Varna (novembre 1444). Le dernier espoir de sauver la ville s'anéantissait et peu à peu Constantinople se mourait. Que resta-t-il alors de tous les efforts déployés pour cette union¹⁰ ?

À dire vrai, quelque chose d'autre que ce décret d'union. La présence de l'empereur Jean VIII au concile fut l'occasion pour Pisanello de l'immortaliser dans sa fameuse médaille, la première médaille moderne et, à en croire certains, dans une seconde, perdue aujourd'hui, mais connue par une description de Paul Jove (Paolo Giovio).

2. La médaille de Pisanello à l'effigie de Jean VIII

Peintre, miniaturiste et médailleur, Antonio Pisano, dit Pisanello, se trouvait au début du XV^e siècle à Vérone¹¹. Cette ville

10. Celle-ci ne sera d'ailleurs jamais acceptée par la majorité des Byzantins. Pour restaurer la paix au sein de l'Église et de son État déjà si réduit, le frère de Jean VIII, Constantin XI, essaya, par la persuasion et les négociations, d'amener la petite mais tenace équipe des chefs antiunionistes à accepter les décisions de Florence, mais ses efforts furent vains.

11. Bien qu'il ait joui, de son vivant, d'une grande gloire, Pisanello reste encore de nos jours un sujet de disputes, à commencer par ses dates de naissance (plutôt

possédait. dès la fin du XIV^e siècle, une école de peinture d'une vitalité singulière que le voisinage de Padoue et Venise avait contribué à former. Un net tournant vers le gothique international, style dont Pisanello deviendra un des plus grands représentants, intervint au début des années 1420, sous l'influence de Stefano da Zevio, de Michelino da Besozzo et de l'art du Nord.

Basé au début de sa carrière à Vérone, Pisanello, dont le maître dut être Gentile da Fabriano, effectua de continuel déplacements de ville en ville, de cour en cour. Son prestige grandissant, toutes les cours d'Italie du Nord (Mantoue, Ferrare, Milan) firent successivement appel à lui. Il se rendit aussi à Naples, auprès d'Alphonse d'Aragon. En 1431, Pisanello part pour Rome et c'est à son retour qu'il crée ses œuvres majeures. Il exécute en 1432 le portrait de Sigismond Malatesta, dont on conserve différents dessins. Quelques années plus tard, l'empereur Jean VIII Paléologue l'inspire pour sa première médaille.

Pisanello recrée cet art des profils frappés sur l'avert et, sur le revers, toutes sortes de graphismes, emblèmes personnels ou allusions à des événements historiques. Ainsi que l'écrivait Jean de Foville, Pisanello, en tant que peintre, « a des égaux ou des rivaux, Gentile da Fabriano ou Masaccio, à des titres différents. Mais comme médailleur, il n'est pas seulement l'inventeur d'un art appelé à une longue fortune, il en reste le maître inégalé »¹². Les médailles, telles qu'il les conçut, furent effectivement chose nouvelle. Dépouillées de tout caractère monétaire, coulées généralement en bronze ou en plomb dans un moule, ne valant que par leur mérite artistique, elles diffèrent de toutes les médailles qui les ont précédées.

vers 1380, même si certains documents semblent devoir la différer jusqu'à 1395) et de mort (entre 1450 et 1455). Sur Pisanello et son œuvre voir, entre autres, M. Pastoureau et R. Chiarelli, *Tout l'œuvre peint de Pisanello*, Paris 1987 [Les classiques de l'Art]; L. Puppi éd., *Pisanello*, Paris 1996; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello. Le peintre aux sept vertus. Musée du Louvre, 6 mai-5 août 1996*, Paris 1996.

12. J. de Foville, *Pisanello et les médailleurs italiens*, Paris s.d. [Les grands artistes. Leur vie, leur œuvre], p. 6.

La première médaille de ce genre nouveau est donc celle à l'effigie de Jean VIII¹³. Ce large médaillon de bronze présente à l'avant le portrait de l'empereur en buste et, au revers, ce même empereur à cheval adorant la croix (fig. 1 et 2)¹⁴. Cette médaille diffère autant des monnaies antiques que des médailles d'apparence monétaire ou des médailles travaillées au repoussé que des orfèvres du XIV^e et du XV^e siècle avaient conçues avant Pisanello¹⁵.

Plusieurs spécimens de cette médaille nous sont parvenus et, sur certains, quelques détails ont été ajoutés au fil du temps. Ils sont conservés dans différentes collections dont le British Museum, le cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale de France (Armand-Valton 17), la Galleria G. Franchetti à Venise, le musée du Louvre (inv. MPR 330), le musée numismatique d'Athènes (inv.

13. Plusieurs chercheurs se sont penchés sur cette médaille. Pour une bibliographie complète, voir L. Puppì éd., *Pisanello*, cité *supra* n. 11, p. 146.

14. Outre les études déjà citées, cette médaille fait périodiquement la couverture de différentes publications, sans pour autant que celle-ci soit en rapport étroit avec le sujet, le graveur ou encore avec la discipline (voir en dernier lieu le *Bulletin of British Byzantine Studies* 28 [2002], page de couverture).

15. Nous pensons tout particulièrement aux deux médailles de Constantin et d'Héraclius que possédait le duc de Berry. Sur ces pièces, voir J. Guiffrey, Médailles de Constantin et d'Héraclius acquises par Jean duc de Berry en 1402, *Revue numismatique*, 8 (1890), p. 87-116 ; J. von Schlosser, Die ältesten Medaillen und die Antike, *Jahrbuch der Kunstsammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses* 18 (1897), p. 64-108 (étude fondamentale et toujours d'actualité) ; E. Babelon, Les origines de la médaille en France, *La revue de l'art ancien et moderne* 1 (1905), p. 161-179 et 278-294 ; G. F. Hill, Note on the Medieval Medals of Constantine and Heraclius, *The Numismatic Chronicle* 10 (1910), p. 110-116 ; V. Tourneur, La médaille d'Héraclius, *Revue belge de numismatique* 75 (1923), p. 67-76 ; R. Weiss, The Medieval Medallions of Constantine and Heraclius, *Numismatic Chronicle* 3 (1963), p. 129-144 ; M. Meiss, *French Painting in the Time of Jean de Berry*, I, 1, *The Late Fourteenth Century and the Patronage of the Duke*, New York 1969, p. 52-58. Voir également J. de Foville, *Pisanello*, cité *supra* n. 12, p. 7-8, et R. Weiss, *Pisanello's Medaillon of the Emperor John VIII Palaeologus*, Londres 1966, p. 9-14.

1909-10 AZ 1)¹⁶, le Museo nazionale del Bargello à Florence (inv. 5897) ou encore la National Gallery of Art (Samuel H. Kress collection, inv. 14.593) à New York. Plusieurs dessins de Pisanello, dont certains furent utilisés pour cette médaille, nous sont également parvenus¹⁷. Par la suite, celle-ci servit à son tour de modèle à de nombreux artistes¹⁸.

Sur l'avvers, à l'intérieur du cercle sur lequel est inscrit ἸΩΑΝΝΗΣ · ΒΑΣΙΛΕΥΣ · ΚΑΙ · ΑΥΤΟ-ΚΡΑΤΩΡ · ΡΩΜΑΙΩΝ · Ο · ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΟΣ + («Jean roi et empereur des Romains, le Paléologue»), figure le profil droit de l'empereur. Coiffé d'un chapeau¹⁹, il porte une barbe taillée en pointe et une moustache. Ses cheveux, réunis dans la nuque en trois longues boucles, retombent sur le col rabattu de son manteau duquel dépasse un vêtement boutonné jusque sous le menton. Avec beaucoup de finesse, l'artiste a rendu le caractère mélancolique de l'empereur.

16. Il s'agit d'une acquisition récente (avril 2000) du Musée numismatique (voir *Ιδίου Μεγαθύριου Το Νομισματικό μουσείο στο κατάφλι του 21ου αιώνα*, Athènes 2001, p. 93).

17. Sur les dessins préparatoires, voir G. F. Hill, *Les dessins de Pisanello & de son école conservés au Musée du Louvre*, I, Paris 1911, n° 50, 71-72 ; Id., *Dessins de Pisanello choisis et reproduits avec introduction et notices*, Paris-Bruxelles 1929, n° 20, pl. XVII ; J. A. Fasanelli, *Some Notes on Pisanello*, cité *supra* n. 1 ; M. F. Todorow, *I disegni del Pisanello e della sua cerchia*, Florence 1966 ; M. Vickers, *Some Preparatory Drawings for Pisanello's Medaillon of John VIII Paleologus*, *The Art Bulletin* 60 (1978), p. 417-424 (l'auteur s'intéresse principalement à l'identification des personnages dans les différents dessins) ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, cité *supra* n. 11, p. 70-71, n° 30 ; p. 206, n°s 113 et 114 ; p. 207-208, n° 116 ; p. 229, n° 137 ; p. 241-242, n° 145.

18. Quelques-uns sont présentés dans G. F. Hill, *Pisanello*, Londres-New York, 1905, p. 111-112, R. Weiss, *Pisanello's Medaillon*, cité *supra* n. 15, ainsi que dans [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*. Dans le cadre de la 1^{ère} Journée d'étude du Groupe Interdisciplinaire de Recherches Iconographiques (GIRI) de l'UMR 7044 du CNRS, nous avons présenté une communication sur l'état actuel de la recherche concernant l'influence de la médaille de Pisanello sur la production artistique des XV^e-XVI^e siècles. Elle sera publiée prochainement.

19. Il est formé d'une calotte haute et conique, divisée en plusieurs zones, qui rappelle une sorte de dôme. Le large bord relevé par derrière, sur les côtés et sur le front, forme une longue visière en pointe.

Au revers de la médaille, Pisanello a signé son œuvre en latin (« OPUS · PISANI · PICTO/RIS · ») et en grec (ἜΡΙΟΝ · ΤΟΥ · ΠΙCΑΝΟΥ · ΖΩΠΡΑΦΟΥ). La scène centrale présente, sur un sol rocheux, un cavalier vu de dos dans la partie gauche, et, dans la partie droite, un autre cavalier, identifié par tous comme étant l'empereur Jean VIII. Sa chevelure, sa barbe et son couvre-chef sont semblables à ceux du personnage de l'avvers. Il porte un arc à gauche et, à droite, un carquois. Son bras visible est plié et sa main esquisse un signe de prière en direction du calvaire dont la croix se dresse au-delà de la tête du cheval. Entre les têtes des deux personnages, l'artiste a représenté un relief montagneux.

À propos du lieu, de la date et du nombre des médailles frappées

On ne sait toujours pas si Pisanello réalisa la médaille qui nous est parvenue à Ferrare en 1438 ou à Florence en 1439 ; rien n'est sûr non plus concernant la réalisation d'une seule ou de deux médailles. Certains estiment que la médaille a été faite à Ferrare ; Pisanello aurait représenté l'empereur monté sur un cheval au revers de la médaille, chassant dans les environs de la ville. D'autres situent son exécution à Florence et, selon certains, la scène du revers représente une visite de Jean VIII dans un lieu de pèlerinage lors de son séjour dans cette ville.

Comme nous venons de le signaler, outre les problèmes de localisation – et par là même de datation – de la médaille, les opinions se divisent également sur le nombre de versions. Pour les uns, une seule fut produite, pour les autres deux, l'une ayant disparu. C'est une lettre de Paul Jove²⁰, envoyée le 12 novembre 1551 au duc Cosimo²¹,

20. Sur cet historien et collectionneur, voir les nombreuses études publiées dans *Atti del convegno « Paolo Giovio. Il rinascimento e la memoria*, Côme 1985 [Raccolta storica, 17], ainsi que L. Rovelli, *Paolo Giovio nella storia e nell'arte 1552-1952*, Côme 1952.

21. P. Giovo, *Lettere volgari*, éd. L. Domenichi, *Lettere volgari di mons. Paolo Giovio da Como vescovo di Nocera*, Venise 1560, f° 59v-60r. Cette lettre est citée par Vasari dans la deuxième édition de ses *Vies*, d'après l'édition de 1560 : cf.

qui sème le trouble. Dans cette lettre, Paul Jove répond au duc qui lui avait demandé des détails concernant un revers signé de Pisanello. Sa lettre se termine par la liste des différentes médailles gravées par Pisanello en sa possession. Parmi elles, il décrit une médaille à l'effigie de Jean VIII dont le revers diffère de celui que nous venons de décrire. Plus précisément, le passage qui nous intéresse se présente ainsi : « ... Et oltre questi ho ancora una bellissima medaglia di Giovanni Paleologo imperatore di Constantinopoli, con quel bizzarro cappello alla grecanica che solevano portar gl' imperatori. Et fu fatta da esso Pisano in Fiorenza, al tempo del Concilio di Eugenio, ove si trovò il prefato imperatore, e'ha per rverso la Croce di Cristo, sostentata da due mani, verbi gratia dalla Latina et dalla Greca, le quali consentirono in quella parola tanto disputata del consubstantialem patri per filium, parlando dello Spirito Santo ... »²²
 (« J'ai encore une belle médaille de Jean [VIII] Paléologue, empereur

G. Vasari. *Le Vite de' più eccellenti Pittori Scultori e Architetti*, I, *Giulio da Fabriano e Pisanello*, éd. A. Venturi, Florence 1896, p. 3-4, et Id., *Les vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, éd. A. Chastel, IV, Paris 1983, p. 53. Voir également G. Bottari et S. Ticozzi, *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura, scritta da' piu celebri personaggi dei secoli XV, XVI e XVII*, V, Milan 1822, p. 82-84 ; D. Cordellier éd., *Documenti e fonti su Pisanello (1395-1581 circa), Verona illustrata*, [8] 1995, p. 200-203, doc. 102 (à la bibliographie citée, il faut ajouter Ch. Du Fresne Du Cange, *De imperatorum Constantinopolitanorum, seu de inferioris aevi vel imperii uri vocant, numismatibus dissertatio*, dans Id., *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, X, Niort 1887, p. 121-164, ici p. 152, § LXXVII : *Medallia Joannis et Constantini Palæolog[i]*). Sur les lettres de Paul Jove, voir G. G. Ferrero, *Per una nuova edizione delle lettere di Paolo Giovio*, *Giornale storico della letteratura italiana* 113 (1939), p. 225-255. Sur ses relations avec le duc Cosimo, voir T. C. Price Zimmermann, *Paolo Giovio. The historian and the crisis of sixteenth-century Italy*, Princeton (New Jersey) 1995.

22. Nous avons retranscrit le texte tel qu'il a été publié par D. Cordellier éd., *Documenti e fonti*, cité *supra* n. 21, p. 202-203, doc. 102. G. Vasari, *Le Vite*, cité *supra* n. 21, p. 3-4, propose un texte légèrement différent : « Oltra questo ho ancora una bellissima Medaglia di Giovanni Paleologo Imperatore de' Constantinopoli con quel bizzarro cappello alla grearca, (LI, 26) che solevano portare gl'imperatori. E fu fatta da esso Pisano in Fiorenza, al tempo del Concilio d'Eugenio, oue si trouò il Prefato Imperatore; ch'ha per riuerso la Croce di Christo, sostentata da due mani, uerbigratia dalla latina, e dalla greca ».

de Constantinople, avec ce chapeau bizarre à la grecque que les empereurs avaient coutume de porter. Cette médaille a été faite par Pisano à Florence lors du concile réuni par Eugène [IV], où se trouvait le dit empereur : elle a pour revers la croix du Christ, soutenue par deux mains, c'est-à-dire l'Église latine et l'Église grecque, lesquelles se sont mises d'accord sur la doctrine si controversée de la consubstantialité du Père et du Saint-Esprit à travers le Fils »)²³.

1. La médaille décrite par Paul Jove

La lettre de Paul Jove a donné lieu à différentes théories sur l'existence de la médaille décrite, sur son éventuel lieu de frappe et sur sa datation. Examinons quelques-unes de ces hypothèses²⁴.

Jean de Foville, tout en faisant référence à cette lettre, ne s'attarde nullement sur la description du revers. Il considère qu'il n'y a eu qu'une seule médaille, mais ne s'oppose pas à l'opinion de Paul Jove pour Florence comme ville d'exécution²⁵.

George F. Hill n'accorde que peu d'importance à l'authenticité des dires de Paul Jove et pense que la médaille existante fut frappée à Ferrare²⁶. Selon lui, au revers, Jean VIII est représenté pendant son voyage. Il évite toutefois d'exclure catégoriquement l'éventualité que Pisanello ait gravé deux médailles²⁷.

James A. Fasanelli soutient que la médaille n'aurait pas pu être faite à Ferrare, non seulement parce que les Grecs et les Latins étaient en pleine discorde, mais aussi à cause de la peste et des problèmes d'ordre financier (*cf. supra*). Il pense également que la médaille décrite par Paul Jove a vu le jour pour commémorer la fin heureuse du

23. Notre traduction ; voir également G. Vasari, *Les vies*, cité *supra* n. 21, IV, p. 53, et XII, Paris 1989, p. 120, n° 48.

24. Il n'est pas question de passer en revue ici toutes les études mais de donner un aperçu des hypothèses émises par les principaux spécialistes.

25. J. de Foville, *Pisanello*, p. 23.

26. Son opinion a été suivie par de nombreux chercheurs, voir par exemple W. Wroth, *Catalogue of the Imperial Byzantine Coins in the British Museum*, London 1908, I, p. LXXII- LXXIII (reproduction de la médaille, II, frontispice).

27. G. F. Hill, *Pisanello*, cité *supra* n. 18, p. 59 et 107.

concile : d'où, d'ailleurs, les deux mains (symbolisant les deux Églises) tenant la croix. Il propose alors de la dater entre le 6 juillet (décret d'union) et le 26 août 1439 (départ de l'empereur). Il date également la médaille conservée de cette même période. Selon lui, le revers de cette dernière rappellerait la visite de Jean VIII à un lieu de pèlerinage à Prato le 27 juillet 1439²⁸.

Robert Weiss met en doute l'existence de l'exemplaire mentionné par Paul Jove. Il pense que la description du revers n'est qu'une erreur de mémoire, du fait que Jove rédige sa lettre depuis Florence, donc loin de sa collection. En outre, il exclut que Pisanello ait suivi le Concile à Florence puisque, en mai 1439, il se trouvait à Mantoue : la médaille de Jean VIII aurait été frappée à Ferrare en 1438, sur commande de Lionel d'Este ou de l'empereur lui-même²⁹.

À son tour, Vladimir Juren met en doute le « témoignage tardif » de Paul Jove, personne, selon lui, « pas toujours digne de foi ». Il identifie dans la croix soutenue par les deux mains la devise adoptée par Bessarion, métropolite de Nicée qui fut cardinal de l'Église latine après sa médiation active lors du concile (*cf. supra*). Il soutient également que la médaille de Jean VIII fut frappée en une unique version et propose, avec des arguments convaincants, mi-août 1438 comme *terminus post quem*³⁰.

Quant à Dominique Cordellier³¹, il pense que non seulement la médaille décrite par Paul Jove a existé mais que, très probablement, elle était différente de celle parvenue jusqu'à nous, aussi bien pour le revers que pour l'avers. Il croit que, Pisanello ayant créé, si l'on fait confiance à Paul Jove, deux revers différents, il est possible qu'il ait aussi conçu deux droits distincts. Ainsi, un dessin de Pisanello³²,

28. J. A. Fasanelli. Some Notes on Pisanello, p. 40-41.

29. R. Weiss, *Pisanello's Medaillon*, p. 16-17.

30. V. Juren, À propos de la médaille, cité *supra* n. 1, p. 220-225 et fig. 1 et 2.

31. [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, p. 196, n° 112 (notice de D. Cordellier).

32. Même si pour certains ce dessin serait « trop flou, trop plat, trop académique, trop peu expressif pour être de Pisanello », il lui est attribué par une grande majorité de commentateurs.

aujourd'hui conservé au musée du Louvre (*Département des Arts graphiques*, inv. 2478), pourrait être, selon lui, à l'origine du droit de cette seconde et hypothétique médaille³³.

Dans ce dessin (fig. 3) à la pierre noire sur papier filigrané, Jean VIII est représenté en buste, de profil tourné vers la gauche et non vers la droite comme dans la médaille qui nous est parvenue. Selon Cordellier, la relation du dessin avec la médaille parvenue jusqu'à nous est indirecte : « elle n'est ni celle d'un modèle immédiat ni celle d'une copie servile ». De l'un à l'autre le sens du profil a été inversé et nombre de détails ont été « légèrement mais réellement » modifiés. Dominique Cordellier pense donc qu'il est très probable que le portrait dans le dessin du musée du Louvre – légèrement différent et en sens inversé par rapport à l'effigie de la médaille existante – soit une étude préparatoire à la médaille décrite par Paul Jove. Allant encore plus loin, il soutient que le portrait du 2478 est une « mise au propre » d'un dessin qui se trouve dans un autre feuillet, également au musée parisien (*Département des Arts graphiques*, MI 1062)³⁴. Commençons par examiner les hypothèses de Dominique Cordellier.

a. Les relations entre le 2478 et le MI 1062

Au recto du MI 1062 (fig. 4) se trouve un texte en caractères thuluth et une description, en italien, de Jean VIII, de son costume et de ses accessoires de chasse : « Le chapeau de l'empereur doit être blanc dessus, rouge au revers, avec le passepoil tout autour noir, le pourpoint vert, de damas, la robe de dessus cramoisie. De visage pâle, la barbe noire, les cheveux et cils de même, les yeux gris tirant sur le vert et les épaules courbées, [il est] petit de taille. Les bottes de cuir jaune pâle, la gaine de l'arc grisâtre et grenée ainsi que celle du carquois et du cimenterre ». Dans la partie inférieure sont représentées trois figures, debout de part et d'autre de la tête et de l'encolure d'un cheval et, enfin, une quatrième, à cheval, qui ressemble fort, ainsi que

33. [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, p. 209, n° 118 (notice de D. Cordellier).

34. *Ibid.*

sa monture, à celle de l'empereur au revers de la médaille de Pisanello. Au verso (fig. 5) sont représentés quatre personnages : un debout, à l'extrême gauche, vu de profil et trois autres en buste, vus de face ou de trois quarts. Ils sont tous coiffés d'un couvre-chef, celui des deux personnes au centre du feuillet ayant des bords redressés s'enroulant en volutes et une calotte haute.

La toute dernière partie de la description en italien et les figures du verso se rapportent à des dessins qui se trouvent sur une feuille aujourd'hui à Chicago (*The Art Institute. Margaret Day Blake Collection*, 1961.331)³⁵ où l'on voit, d'un côté (fig. 6) un cimenterre dans son fourreau et, au-dessous, quatre personnages portant des couvre-chefs similaires à ceux des personnages du verso du MI 1062. De l'autre côté (fig. 7), sont dessinés un carquois rempli de flèches et un arc dans son étui. Les deux feuillets étaient, sans doute, originellement ensemble.

Après cette brève description, il apparaît clairement qu'aucune relation iconographique ne peut exister entre les différentes figures contenues dans le MI 1062 (*cf.* fig. 4-5) et le portrait de Jean VIII dans le 2478 (*cf.* fig. 3) qui ressemble, répétons-le, au portrait de l'empereur sur l'avvers de la médaille de Pisanello conservée (*cf.* fig. 1). La figure de Jean VIII à cheval, au recto du MI 1062, est une esquisse prise sur le vif. D'ailleurs, les notes sur l'empereur et son costume, écrites par Pisanello sur ce même feuillet, vont dans le même sens. L'artiste a voulu garder une trace de l'empereur, la plus fidèle possible, en vue de l'exécution d'une œuvre par la suite.

En somme, contrairement à ce qui a été soutenu (*cf. supra*), nous ne pensons pas que le portrait de l'empereur dans le 2478 soit une simple « mise au propre » de la figure contenue au recto du MI 1062. Il s'agit plutôt ici d'une étude préparatoire laquelle, selon certains chercheurs, aurait été utilisée comme base pour l'exécution d'un tableau du maître aujourd'hui perdu.

35. Pour plus de détails sur cette feuille voir, entre autres, dans M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, cité *supra* n. 17, p. 419-424 et fig. 5-8 ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, p. 206, n° 113 (notice de D. Cordellier).

En effet, dans la description faite par Pisanello, les caractéristiques du visage, ainsi que les couleurs du costume et des accessoires, sont décrits avec beaucoup plus de détails que nécessaires pour réaliser un dessin au crayon noir (2478) ou encore une médaille. Même s'il fut un médailleur de génie, Pisanello s'est toujours considéré comme un peintre ; d'ailleurs, c'est sous cette identité qu'il signe au revers de la médaille³⁶ (*cf. supra*). La précision de cette description nous amène donc à nous demander si, effectivement, Pisanello n'a pas procédé ainsi pour pouvoir peindre une composition intégrant la figure de l'empereur, voire, un portrait de celui-ci. Cette œuvre, si elle a existé, est perdue mais on pourrait en voir, derrière le portrait de Jean VIII inséré dans un manuscrit grec de Sinaï (*Sina, Movn̄ t̄h̄s "Aγίας Aϊκατερίνης*, 2123, f^o 30v)³⁷, un lointain souvenir (fig. 8). Ce portrait a même été signalé comme une œuvre de Pisanello lui-même³⁸, mais rien ne permet de soutenir une telle hypothèse.

36. Contrairement à ce qu'écrit Lorenzo Pignoria (antiquaire de Padoue et collectionneur de médailles) dans une lettre datée de 1628 et adressée à un ami, Pisanello ne s'est jamais qualifié de médailleur, *coelator* ; sur cette lettre, voir V. Juren, La fortune critique de Pisanello médailleur (XV^e-XIX^e siècle). Essai de bilan, dans D. Cordellier et B. Py éd., *Pisanello. Actes du colloque organisé au musée du Louvre par le Service culturel les 26, 27 et 28 juin 1996*, I, Paris 1998, p. 427-457, ici p. 439.

37. Sur ce manuscrit voir, entre autres, H. Belting, *Das illuminierte Buch in der spätbyzantinischen Gesellschaft*, Heidelberg 1970 [Abhandlungen der Heidelberg Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, I], p. 88-89 et pl. XXXVI, fig. 52 ; M. Restle, Ein Porträt Johannes VIII. Palaiologos auf dem Sinai, dans J. A. Schmoll gen. Eisenwerth, M. Restle et H. Weiermann éd., *Festschrift Luitpold Dussler. 28 Studien zur Archäologie und Kunstgeschichte*, Munich-Berlin 1972, p. 131-137 ; I. Spatharakis, *The Portrait in Byzantine Illuminated Manuscripts*, Leyde 1976 [Byzantina Neerlandica, 6], p. 51-53 ; G. Galabarès, *Ζωγραφική βυζαντινών χειρογράφων*, Athènes 1995 [Ελληνική τέχνη], p. 206, fig. 237, et p. 265, notice 237.

38. Voir H. Belting, *Das illuminierte Buch*, cité *supra* n. 37, p. 53 et n. 173 et M. Restle, Ein Porträt Johannes VIII., cité *supra* n. 37, p. 131-137.

b. Les relations entre le 2478 et le manuscrit de Sinaï

Le manuscrit du Sinaï est daté de l'année 1242, à l'exception de certains folios, dont celui qui nous concerne ici (f^o 30), qui ont été exécutés et incorporés plus tard. Plus précisément, notre feuillet est daté entre la seconde moitié du XV^e siècle³⁹ et la fin du XVI^e siècle⁴⁰. Selon Georges Galavaris, les deux portraits – le folio 30 de ce manuscrit contient au recto, un portrait de l'empereur Michel VIII et, au verso, celui de Jean VIII – sont dus à un peintre qui travaillait à Venise et qui connaissait bien l'art crétois et italien de son époque⁴¹. Contrairement au portrait de Michel VIII (f^o 30r), qui a été influencé très probablement par une autre représentation contenue dans un manuscrit grec aujourd'hui conservé à Saint-Pétersbourg (*Petropolitanus graecus* 118), celui de Jean VIII (non contenu dans ce dernier manuscrit)⁴² a, semble-t-il, été influencé par un supposé portrait peint par Pisanello et aujourd'hui perdu.

D'autres⁴³ voient dans cette miniature une copie de la médaille de Pisanello mais Dominique Cordellier exclut, avec raison, cette hypothèse⁴⁴. Il note qu'une « copie de médaille n'aurait pas respecté aussi scrupuleusement que le fait cette enluminure les couleurs réelles du costume de l'empereur telles que les décrit Pisanello sur son dessin. D'autres enluminures, qui reproduisent les traits de Jean VIII Paléologue, ne sont pas si fidèles. Celle qui orne un manuscrit de Tite-

39. I. Spatharakis, *The Portrait*, cité *supra* n. 37, p. 51-52.

40. G. Galabarès, *Ζωγραφική Βυζαντινών χειρογράφων*, cité *supra* n. 37, p. 206, fig. 237, et p. 265, notice 237.

41. G. Galavaris, East and West in an Illustrated Manuscript at Sinai, dans *Ευφρόσυνον. Αφιέρωμα στον Μανώλη Χατζηδάκη*, I, Athènes 1991 [Δημοσιεύματα του Αρχαιολογικού δελτίου, 46], p. 180-192.

42. Sur les miniatures de ce manuscrit voir, entre autres, le catalogue d'exposition *Iskusstvo Vizantii v sobranijah SSSR [L'art byzantin dans les collections de l'URSS]*, Moscou 1977, I, n^o 514.

43. B. Degenhart, Ludovico II. Gonzaga in einer Miniatur Pisanellos, *Pantheon. Internationale Jahreszeitschrift für Kunst* 30 (1972), p. 193-210, ici p. 209, n. 42 ; M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, p. 424, n. 47.

44. [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, p. 197, n^o 112 (notice de D. Cordellier).

Live (cat. 80, fol. 268 verso) montre bien l'empereur coiffé d'un chapeau bleu à revers rouge, mais cette fois le passepoil est blanc (et non noir) et le manteau blanc (et non rouge) ». Dans cette dernière œuvre, et dans bien d'autres, on a suivi en effet la médaille, monochrome, de Pisanello, ce qui n'est pas le cas du miniaturiste de l'enluminure du manuscrit de Sinaï. Cependant, celui-ci n'a pas suivi non plus le portrait de l'empereur contenu dans le 2478, dessin supposé être l'étude préparatoire de l'hypothétique tableau peint par Pisanello et sur lequel aurait été basée la miniature du manuscrit du Sinaï (*cf. supra*).

En réalité, en ce qui concerne les relations entre le portrait de l'empereur dans le manuscrit grec et le dessin 2478, non seulement le sens du profil n'est pas le même (le miniaturiste a suivi celui choisi dans la médaille préservée de Pisanello) mais aussi nombre d'autres détails n'ont pas été respectés, y compris dans le regard de l'empereur ou encore dans ses cheveux et son costume (*cf. fig. 3 et 8*). Compte tenu des différences entre la miniature et le 2478, nous ne pouvons pas admettre que l'un provienne de l'autre, même si, entre les deux, comme le soutiennent certains, il y a eu un tableau peint. Rien ne peut écarter l'existence d'un tel tableau, mais si celui-ci s'est basé sur le portrait du 2478, il faut rejeter l'idée que la miniature dans le manuscrit du Sinaï s'en soit inspirée car les différences entre miniature et dessin supposé préparatoire sont importantes. Il aurait pu effectivement s'agir ici d'une œuvre originale faite d'après la description que Pisanello donne du costume de l'empereur dans le feuillet MI 1062 du Louvre mais aussi d'après l'observation du portrait de l'empereur sur l'avvers de la médaille existante. En effet, les couleurs utilisées correspondent à celles décrites par Pisanello dans le MI 1062 et le portrait de Jean VIII dans la miniature et dans l'avvers de la médaille présentent autant de points communs que les différences susmentionnées entre le 2478 et la miniature (*cf. fig. 1, 3 et 8*). Toutefois, cette hypothèse présente un inconvénient : elle présuppose que le miniaturiste a eu accès au MI 1062. Quoique possible en théorie, ce fait paraît difficile à imaginer, surtout qu'il s'agirait ici d'un cas unique puisque dans toutes les autres représentations en couleur du portrait de l'empereur on n'a pas respecté les couleurs

décrites dans le feuillet du Louvre. Ceci montre bien que ce feuillet n'était pas aussi facilement accessible qu'un tableau peint. Il nous paraît donc beaucoup plus probable que la miniature du manuscrit de Sinai est une copie de ce tableau que Pisanello aurait exécuté. Si, d'autre part, la miniature s'est basée effectivement sur ce tableau, il faut exclure toute relation entre le 2478 et ce tableau.

c. Relations entre le 2478 et l'avvers de la médaille décrite par Paul Jove

Après avoir démontré que le 2478 n'est pas une « mise au propre » à partir des dessins du MI 1062, après avoir soutenu que le portrait de l'empereur dans le manuscrit du Sinai n'a pas de rapport direct non plus avec son portrait contenu dans le 2478, revenons à l'autre hypothèse de Dominique Cordellier. Comme nous l'avons déjà vu, celui-ci pense que le portrait du 2478 a été utilisé comme modèle pour l'avvers, non pas de la médaille conservée, mais de celle décrite par Paul Jove. À l'opposé, selon Michael Vickers, les différences entre le 2478 et la médaille existante trahissent plutôt des essais de Pisanello, avant l'établissement de la composition finale, telle qu'elle est frappée sur la médaille qui nous est parvenue⁴⁵. Il est vrai qu'à part le changement de position dans la représentation de l'empereur, celui-ci présente, dans le dessin, les mêmes caractéristiques (regard, barbe, moustache, cheveux) et le même chapeau que dans la médaille qui nous est parvenue (*cf.* fig. 1 et 3).

Toutefois, l'hypothèse de Dominique Cordellier a un fondement logique puisqu'au moins un cas similaire est connu. Il s'agit des deux versions de la médaille créée par Pisanello pour Lionel d'Este. Sur l'avvers de la première version est présenté le profil gauche de Lionel d'Este, tandis que sur la seconde c'est le profil droit. Quant aux revers, ils contiennent deux sujets différents⁴⁶. Si cette hypothèse s'avérait juste pour la médaille à l'effigie de Jean VIII, on aurait

45. M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, p. 417.

46. Voir une reproduction, entre autres, dans J. Babelon, *Pisanello*, Paris 1931 [Le musée ancien], fig. 16.

effectivement en main des éléments très convaincants qui permettraient d'affirmer avec certitude qu'une seconde médaille a été frappée. Comment trancher ? Les raisons avancées aussi bien par les défenseurs d'une seconde médaille que par les détracteurs de cette hypothèse sont solidement argumentées, laissant de fait toutes les questions soulevées ouvertes : Paul Jove s'est-il trompé ? Combien de médailles ont-elles été frappées ? Et dans quelle ville ?

2. La médaille conservée

Afin d'esquisser des éléments de réponse à ces questions, examinons de plus près certains détails de la médaille existante.

a. Les deux cavaliers du revers

Commençons par examiner deux détails du revers de la médaille existante : le cavalier de dos et la croix devant laquelle se trouve le cavalier de profil. On a voulu voir dans le cavalier de dos un écuyer de Jean VIII⁴⁷. Cette hypothèse, jamais mise en doute à notre connaissance, pose tout de même de sérieux problèmes. Si ce personnage était un écuyer, il aurait été représenté aux côtés de l'empereur, en le suivant ou en le précédant, probablement à pied, en tout cas pas monté sur un cheval semblable à celui de son protecteur. Or, ici le personnage est représenté de dos s'éloignant de l'empereur. De plus, les deux chevaux sont identiques en ce qui concerne la croupe et la partie visible du harnachement. Tous deux font penser à ceux que Pisanello avait dessinés sur un feuillet conservé au musée du Louvre (*Département des Arts graphiques*, inv. 2468) et qu'il avait utilisés pour les fresques de Sant'Anastasia⁴⁸.

Après observation, il apparaît que le cavalier de dos ressemble, aussi bien par le costume (couvre-chef et manteau) que par la

47. Sur cette dernière identification, voir, à titre d'exemple, dans G. F. Hill, *Pisanello*, p. 108 ; R. Weiss, *Pisanello's Medallion*, p. 17 ou encore M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, p. 417.

48. Sur cette œuvre, voir L. Puppi éd., *Pisanello*, p. 76-89.

chevelure (tresse visible), à certains personnages dessinés par Pisanello sur la feuille du Louvre et celle de l'*Art Institut* à Chicago (cf. fig. 4-6). Quels sont ces personnages ?

Tous les chercheurs s'accordent à identifier à l'empereur byzantin le cavalier représenté sur la partie droite du recto du feuillet du Louvre et qui ressemble à Jean VIII devant la croix sur le revers de la médaille de Pisanello (cf. *supra* et fig. 2 et 4). Certains pensent que les autres personnes de ce feuillet représentent également l'empereur dans différentes mises. Ils se basent, entre autres, sur une comparaison avec les portraits de Jean VIII, et en particulier de sa barbe bifide, tels qu'ils apparaissent dans deux manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de France : le *grec*. 1783 (feuillet inséré entre les folios 1 et 2) et le *Suppl. grec*. 1188 (f^o 4v)⁴⁹. Un seul personnage, leur semble-t-il, n'est pas l'empereur : il s'agit de celui tourné de dos au milieu du recto du feuillet de l'*Art Institut* de Chicago (cf. fig. 6). Cette distinction est basée sur le fait qu'il est le seul à porter une inscription au-dessus de sa tête. Parmi les lectures proposées celle de « chaloire », terme évocateur du grec « kalogèros » (moine)⁵⁰, semble être la correcte. Notons toutefois qu'en dehors du cavalier sur la partie droite du recto du feuillet du Louvre, tous les autres personnages non seulement se ressemblent entre eux mais, en outre, n'ont rien de commun du point de vue physiognomique avec les représentations de l'empereur dans les deux manuscrits grecs cités ci-dessus, ni d'ailleurs avec d'autres représentations de Jean VIII auxquelles nous avons eu accès pour mener nos comparaisons. Il est beaucoup plus probable qu'il s'agisse ici d'un même personnage, qui pourrait être un moine, voire un homme d'Église grec. D'ailleurs, la tresse, clairement apparente sur l'un d'entre eux (fig. 6), et le couvre-chef à calotte haute et aux volutes repliées viennent renforcer l'hypothèse d'un homme d'Église.

49. Pour plus de détails, voir [Réunion des musées nationaux], *Pisanello*, p. 197, n^o 112 (notice de D. Cordellier).

50. Voir, entre autres, M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, p. 423-424.

Pour revenir au cavalier de dos du revers de la médaille, nous pensons donc qu'il ne s'agit pas d'un écuyer mais plutôt d'un des personnages dessinés sur les feuilles du Louvre et d'*Art Institut* de Chicago par Pisanello. Par conséquent il est quasi certain que les deux personnages du revers de la médaille renvoient aux personnes dessinés par Pisanello dans ces deux feuillets : un homme d'Église grec et l'empereur, représenté devant une croix.

b. La croix du revers

Arrêtons-nous à présent sur la croix au revers devant laquelle l'empereur est représenté. Quels renseignements peut-on en tirer ?

James A. Fasanelli pense qu'elle fait allusion à la visite de Jean VIII à Prato, pendant son séjour à Florence, époque à laquelle il situe la frappe de la médaille. Par contre, il date le dessin préparatoire (MI 1062) utilisé dans la composition du revers de cette médaille (*cf.* fig. 2 et 4), de l'époque où Jean VIII se trouvait à Ferrare⁵¹. Il se peut effectivement que la médaille n'ait pas été exécutée au même endroit que le MI 1062. Toutefois, si le dessin préparatoire a été fait lors du séjour à Ferrare, la scène représentée évoque un moment de cette période. Or, Fasanelli croit, nous venons de le voir, que la scène au revers de la médaille fait allusion à un lieu de pèlerinage lors du séjour de Jean VIII à Florence et, plus précisément, le 27 juillet 1439, quand il se rendit au sanctuaire de la ceinture de Notre-Dame à Prato⁵².

Le choix de ce lieu précis est fait à cause de la croix, non présente, il est vrai, dans le dessin préparatoire. Cependant, l'image de l'empereur est identique – même chapeau, même cheval et même harnachement, même angle de vue et, enfin, même geste de prière – dans le dessin que dans le revers de la médaille. Il est alors difficile d'admettre que la scène du revers fasse allusion à un lieu différent de celui de son modèle, c'est-à-dire, le dessin préparatoire (!). La figure de l'empereur dans le MI 1062 et dans le revers de la médaille

51. J. A. Fasanelli, *Some Notes on Pisanello*, p. 40-42.

52. Sur cet événement, voir J. Gill, *Le concile de Florence*, cité *supra* n. 1, p. 271.

existante représente, bien évidemment, un épisode qui s'est déroulé pendant la même période. Est-ce bien durant le séjour de l'empereur à Ferrare ou à Florence ?

Deux détails de Jean VIII, présents sur le dessin préparatoire et sur le revers de la médaille, peuvent nous aider à répondre à cette question. L'arc et le carquois, accessoires de chasse par excellence, constituent une preuve, peut-être la seule, de l'épisode représenté et, par là même, du lieu et de la période. Pisanello a fait son dessin préparatoire (MI 1062), qu'il a utilisé pour sa médaille, pendant que l'empereur chassait aux environs de Ferrare.

Grâce aux *Mémoires* de Sylvestre Syropoulos, haut dignitaire de l'Église de Constantinople qui participa au concile, on sait que l'empereur pratiquait la chasse avec passion⁵³. En effet, selon Syropoulos, Jean VIII « ayant découvert un couvent à quelque six milles de Ferrare s'y installa avec quelques archontes, des soldats et des janissaires, en laissant le plus grand nombre en ville. Il passait tout son temps à la chasse sans faire aucun cas des affaires ecclésiastiques »⁵⁴. Toutefois, Syropoulos, comme d'ailleurs toutes les

53. Comme le note l'éditeur des *Mémoires*, la chasse était le grand divertissement des empereurs byzantins, d'où, d'ailleurs, le développement de la médecine vétérinaire concernant tout particulièrement les soins à prodiguer aux chevaux, aux chiens et aux faucons ; sur ce sujet, voir S. Lazaris, Contribution à l'étude de l'hippiatrie grecque et de sa transmission à l'Occident (XIII^e-XV^e siècles), dans M.-C. Amouretti et Fr. Sigaut éd., *Traditions agronomiques européennes. Élaboration et transmission depuis l'Antiquité. Actes du 120^e congrès national des sociétés historiques et scientifiques. Section Histoire des sciences (Aix-en-Provence, 23-25 octobre 1995)*, Paris 1998, p. 143-169 ; Id., L'illustration des traités hippiatriques byzantins : le *De curandis equorum morbis* d'Hiéroclès et l'Épitomè, *Medicina nei secoli. Rivista di storia della medicina* 11 (1999), p. 521-546 ; Id., La production nouvelle en médecine vétérinaire sous les Paléologues et l'œuvre cynégétique de Dèmètrios Pépagôménos, dans M. Cacouras et M.-H. Congourdeau éd., *Philosophie et sciences à Byzance de 1204 à 1453 : les textes, les doctrines et leur transmission. Actes de la Table Ronde organisée au XX^e Congrès International d'Études Byzantines (Paris, 2001)*, Louvain 2005 [Orientalia Lovaniensia Analecta, 146], I, p. 225-267.

54. Sylvestre Syropoulos, *Mémoires*, p. 296, 19-21 (p. 297 pour la traduction). Sur la passion de l'empereur pour la chasse, voir également J. Gill, *Personalities of*

autres sources, grecques et latines, que nous avons consultées, ne mentionne pas de telles activités de l'empereur lors de son séjour à Florence. Syropoulos fait de nouveau allusion à cette passion de l'empereur pendant le voyage de retour vers Constantinople, lors d'une étape à Lèmnos⁵⁵. Il faut par conséquent exclure l'hypothèse selon laquelle Jean VIII est représenté lors de son séjour à Florence⁵⁶.

En excluant d'un côté Florence et la visite de l'empereur à Prato et, de l'autre côté, en admettant que Jean VIII est représenté durant son séjour à Ferrare, on aurait pu suggérer que la croix fasse référence au monastère situé près de Ferrare autour duquel l'empereur chassait. Toutefois, il faut définitivement éliminer l'idée que la croix symbolise un lieu précis, d'autant qu'elle ne faisait pas partie du dessin préparatoire (*cf.* fig. 4). Nous pensons qu'en l'ajoutant, Pisanello a voulu faire référence non pas à un lieu précis mais plutôt à une formule omise dans l'inscription de l'avers de sa médaille. Il y est mentionné en effet : ἸΩΑΝΝΗΣ · ΒΑΣΙΛΕΥΣ · ΚΑΙ · ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ · ΡΩΜΑΙΩΝ · Ο · ΠΑΛΑΙΟΛΟΓΟΣ (*cf.* également *supra* et fig. 1). Le rituel byzantin veut que le nom de l'empereur soit suivi de ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστός, ce qui aurait donné : Ἰωάννης ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστός βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Παλαιολόγος⁵⁷.

the Council, cité *supra* n. 1, p. 113-114, et M. Vickers, *Some Preparatory Drawings*, p. 419.

55. Sylvestre Syropoulos, *Mémoires*, p. 540, 30-31 et p. 542, 1-2 (p. 541 et 543 pour la traduction).

56. D'après les informations de Syropoulos et la représentation de l'arc et du carquois, il faut également exclure l'hypothèse de G. F. Hill, *Pisanello*, p. 108, qui voyait sur le revers de la médaille l'empereur pendant son voyage.

57. Par contre, l'inscription sur la fameuse médaille de Constantin que possédait le duc de Berry (*cf. supra*) suivait à la lettre la tradition byzantine. Il est en effet inscrit : « CONSTANTINUS IN CHRISTO DEO FIDELIS IMPERATOR ET MODERATOR ROMANORUM ET SEMPER AUGUSTUS ». Selon M. Meiss, *French Painting*, cité *supra* n. 15, I, p. 54-55, cette médaille aurait probablement servi de modèle à Pisanello mais, dans ce cas, pourquoi celui-ci a-t-il enlevé une partie de l'inscription et ne lui est-il pas resté fidèle ?

En représentant Jean VIII esquissant un geste de prière devant la croix, geste mesuré et plein d'élégance, semblable à celui de saint Eustache (National Gallery de Londres, *La Vision de saint Eustache*, fig. 9)⁵⁸, l'artiste met en image, de façon magistrale, le bout de la phrase manquant. Oui, l'empereur byzantin est un fidèle chrétien. Oui, Pisanello ou plutôt la personne, très probablement de l'entourage grec, qui lui a fourni les informations nécessaires pour l'inscription, connaissait bien les habitudes de la cour byzantine.

c. Le lieu de frappe de la médaille

Revenons à présent au problème de la localisation de la ville où cette médaille a été frappée. Comme nous l'avons déjà admis, même si les dessins préparatoires ont été faits à Ferrare, très probablement lors de promenades et de participations à la chasse de Jean VIII, cela ne veut pas dire que Pisanello les a faits en vue d'une médaille. D'ailleurs, la description fort détaillée de l'empereur, de son costume et de ses accessoires sur le feuillet MI 1062, laisse présager que l'artiste avait plutôt en tête de faire une peinture de l'empereur (voir également *supra*). Il se peut donc qu'il se soit basé sur ses dessins (feuillet du Louvre et feuillet de l'Art Institute de Chicago) pour réaliser une médaille qui lui a été commandée plus tard. Cette commande lui a-t-elle été passée à Ferrare ou à Florence ? Et, qui aurait pu se cacher derrière cette commande ?

Ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, Robert Weiss écarte Florence : selon lui, Pisanello ne pouvait pas y être puisqu'il existe des indications attestant sa présence à Mantoue. Examinons de plus près ces indications : il est vrai que Pisanello, après son séjour à Ferrare, ne rentre pas à Vérone mais s'arrête à Mantoue et accepte une commande. C'est une lettre du trésorier de la cour Umberto Strozzi

58. La date de ce tableau reste incertaine. Pour les uns il s'agit d'une œuvre de jeunesse tandis que pour les autres, comme par exemple G. Paccagini, *Pisanello*, Londres 1973, p. 223, il est à situer vers la fin de la cinquième décennie du siècle, « when Pisanello had perhaps already begun work in the Mantuan palace ». Voir une synthèse de différentes opinions dans L. Puppi éd., *Pisanello*, p. 74.

datée du 12 mai 1439 qui avise la marquise Paola Malatesta, épouse de Gianfrancesco de Gonzague que le *Rector generalis Introitum*, sur ordre de son époux, doit payer quatre-vingts ducats à Pisanello⁵⁹.

Adolfo Venturi⁶⁰, voyant derrière ce « recteur » un ecclésiastique, croyait que ce paiement se rapportait à des travaux exécutés dans l'église Santa Paola du monastère de Corpo di Cristo, tandis qu'Ugo Bazzotti⁶¹ pensait plutôt aux peintures de Santa Croce dans le palais ducal. Pour Giuseppe Amadei⁶² et Joanna Woods-Marsden⁶³ ce « recteur » était un personnage officiel de la cour : ils pensaient que le paiement ne concernait pas forcément des peintures exécutées dans une église mais il aurait pu faire référence à n'importe quelle autre commande destinée aux Gonzague. Selon Bernhard Degenhart⁶⁴, il s'agit de miniatures tandis que Annegrit Schmitt⁶⁵ pense plutôt aux peintures murales du palais ducal, connues grâce à des fragments, et des sinopies récupérées sur la fresque du tournois.

Dans cet ensemble chevaleresque, synthèse d'épisodes tirés des romans du cycle du roi Arthur, on voit le développement du décor sans solution de continuité. On y distingue une immense mêlée de cavaliers enchevêtrés dans le plus pittoresque désordre, des chevaliers errants sous les murs d'un château fort ou encore des dames qui assistent à la bataille. Des références précises à la cour de Mantoue existent comme, par exemple, la *calendula*, le chien et la biche. Principalement au dessus de la scène du tournois il y a un motif qu'on a reconnu comme étant le « collier des S » d'où pend un médaillon

59. Sur cette lettre et les différentes interprétations, voir, outre la synthèse qui suit, L. Puppi éd., *Pisanello*, p. 242.

60. G. Vasari, *Le Vite*, I, p. 44-45.

61. U. Bazzotti, Mantova, dans *La pittura in Lombardia. Il Quattrocento*, Milan 1993, p. 252.

62. G. Amadei, Il Pisanello a Mantova, *Civiltà mantovana* 3 (1968), p. 287-320, ici p. 317, n° 45.

63. J. Woods-Marsden, *The Gonzaga of Mantua and Pisanello's Arthurian Frescoes*, Princeton (New Jersey) 1988, p. 34 et p. 191, n. 25.

64. B. Degenhart, Ludovico II. Gonzaga cité *supra* n. 43, p. 198 et p. 208, n° 16.

65. B. Degenhart et A. Schmitt, *Pisanello und Bono da Ferrara*, Munich 1995, p. 171 et 195.

portant le cygne de Bohum. Tandis que les uns pensent à une décoration anglaise que Gianfrancesco Gonzague possédait déjà en 1416, les autres considèrent qu'il s'agit de l'insigne de l'ordre de Notre-Dame du Cygne, qui fut créé par Frédéric II de Brandebourg peu après 1440 et qui fut conféré par la suite à Lodovico de Gonzague.

Le débat concernant la datation de ce cycle a été, et est encore, très vif. Pour ce qui est de notre recherche, cette datation pourra constituer un argument de premier ordre pour exclure ou admettre que Pisanello pouvait être à Florence au moment du concile, en tout cas, qu'il n'était pas immobilisé par un travail aussi important que le furent les peintures du palais ducal.

L'identification proposée par Bazzotti a été suggérée à titre absolument hypothétique et sans réel fondement. Quant à l'hypothèse de Bernhard Degenhart, sur laquelle nous reviendrons dans une prochaine étude, notons qu'elle a été réfutée à plusieurs reprises. Beaucoup de chercheurs, et avec des arguments très convaincants, ont vu dans les miniatures du *Torino, Biblioteca Nazionale Universitaria*, E.III.19 la main d'au moins deux miniaturistes dont l'un influencé par Pisanello⁶⁶. De toutes façons, même si l'idée de Degenhart s'avérait juste, ce genre de travaux n'aurait pas pu immobiliser Pisanello durant toute la phase des travaux du concile à Florence (voir *supra*). L'hypothèse d'Annegrit Schmitt suit un courant de chercheurs pensant, à l'instar de Robert Weiss (*cf. supra*), que Pisanello a commencé l'exécution de ces fresques après son séjour à Ferrare. À l'opposé, Giovanni Paccagnini⁶⁷ a soutenu une datation très tardive, entre 1447 et 1455, expliquant l'inachèvement du cycle par la mort de Pisanello, et a supposé qu'il avait été commandé par Lodovico de Gonzague, qui aurait voulu évoquer, dans ces épisodes de combats chevaleresques, sa lutte pour le pouvoir contre son frère Charles. La position de Paccagnini a été acceptée par de nombreux chercheurs.

66. Voir également dans L. Puppi éd., *Pisanello*, p. 123-124.

67. G. Paccagnini, *Il Palazzo Ducale di Mantova*, Turin 1969 ; Id., *Il Pisanello e il ciclo pittorico cavalleresco di Mantova*, Milan 1972 ; Id. éd., *Pisanello alla corte dei Gonzaga*, Milan 1972, notamment p. 60-93.

Toutefois, selon une troisième opinion, ce cycle a vu le jour à une époque antérieure à la datation de 1438-1442. On l'a rapproché, pour des raisons stylistiques, notamment des fresques du *Monument Brenzoni* à Vérone, datables entre 1424 et 1426⁶⁸. Nombre de spécialistes ont adopté cette chronologie antérieure à celle de peintures de Sant'Anastasia.

Outre les comparaisons stylistiques, cette datation précoce a l'avantage de coïncider avec la période la plus heureuse du règne de Gianfrancesco Gonzague. Les années 1427-1433, en raison de ses succès militaires et de l'agrandissement important de ses territoires, peuvent en effet justifier une telle commande.

Tous ces éléments poussent donc à considérer ces peintures comme étant une exécution antérieure au séjour de Pisanello à Rome et assez proche de celle des peintures du *Monument Brenzoni*.

Par conséquent, pour revenir à la lettre que le trésorier de la cour adresse à la marquise Paola Malatesta, il nous paraît beaucoup plus raisonnable d'admettre que la promesse de paiement de l'artiste se réfère à des travaux effectués dans l'église de Santa Paola⁶⁹, qui, par ailleurs, a été fondée par la marquise en 1420 et dans laquelle celle-ci a été ensevelie en 1453.

Rien ne confirme donc que Pisanello n'était pas à Florence pendant le concile ou, du moins, vers la fin. Il est certain que Pisanello avait fait le MI 1062 et le feuillet d'*Art Institut* de Chicago à Ferrare. Rien ne permet de penser qu'il ait eu en tête, à ce moment précis, l'exécution d'une médaille. Il n'a fait appel à ces dessins pour l'exécution de sa médaille que par la suite. En effet, même si ces dessins datent de la période où l'empereur chassait à Ferrare, plus précisément entre mi-août 1438 (*terminus post quem* proposé par Juren, *cf. supra*) et fin janvier 1439 (départ de l'empereur de Ferrare pour Florence), rien ne prouve que la médaille ait été frappée à Ferrare. D'ailleurs, qui aurait pu lui commander une médaille à ce stade des travaux du concile à Ferrare ? On a pensé que Pisanello l'a

68. Sur cette œuvre, voir L. Puppi éd., *Pisanello*, p. 48-58.

69. G. F. Hill, *Pisanello*, p. 119.

exécutée à Florence pour célébrer la fin du concile et l'union tant désirée entre les deux Églises. Mais qui a commandé cette médaille ? Le silence aussi bien côté latin que côté grec est total et nous n'avons aucune information qu'une telle médaille ait voyagé jusqu'à Constantinople. Et si finalement cette médaille n'a pas été commandée pour l'empereur mais plutôt par l'empereur lui-même dans un but beaucoup plus précis que celui évoqué ci-dessus ?

Comme nous l'avons déjà signalé le portrait de l'empereur dans le 2478 et sur l'avvers de la médaille parvenue présente les mêmes caractéristiques tant au niveau du traitement du visage, de la chevelure, de la barbe et du chapeau. Comme nous l'avons déjà prouvé, ce dessin n'est pas une « mise au propre » depuis le MI 1062. Il n'a pas, enfin, grand chose en commun avec la miniature du manuscrit grec de Sinaï supposée être la copie d'un tableau peint par Pisanello sur la base du 2478. Il s'agit plutôt ici d'une étude faite d'après nature. Autrement dit, nous pensons que l'empereur a posé pour Pisanello dans le but d'un ouvrage préparatoire en vue d'une médaille. Une médaille pour qui ? Jean VIII, comme nous l'avons déjà signalé, a distribué des titres à certains nobles florentins avant de quitter la ville (*cf. supra*). Il est fort à parier que l'empereur offrait également une médaille – la médaille qui nous est parvenue – qui aurait été commandée à Pisanello⁷⁰.

Une médaille à son effigie offerte à la fin du concile scellant l'union entre les deux Églises constituait une occasion de premier ordre pour laisser derrière soi un souvenir du personnage qui avait le plus œuvré pour réaliser ce rêve et en même temps rappeler, sans cesse, aux destinataires de cette médaille l'autre but de sa venue en

70. Madame Catherine Otten, qui a bien voulu lire notre contribution et partager avec nous ses idées, voit derrière le fait que Pisanello a également signé en grec un signe supplémentaire d'une commande venant de l'empereur et destinée à être distribuée aux Occidentaux.

Occident, c'est-à-dire obtenir le concours des Latins pour mettre fin au péril turc.

Il est vrai que cette union serait mieux illustrée par le revers décrit par Paul Jove mais, outre le fait qu'aucune information, en dehors de sa lettre, n'en fait mention, aucun dessin préparatoire de ce symbole ne nous est parvenu ni, rappelons-le, aucune médaille avec ce revers. Alors que penser de cette description ?

On a mis en avant le fait qu'au moment de la rédaction de cette lettre Paul Jove se trouvait loin de sa collection et donc qu'il ne se souvenait pas bien de la médaille (*cf. supra*). À dire vrai, il est plus probable qu'il ait fait un amalgame entre la médaille de Pisanello et l'emblème du cardinal Bessarion, et ce, au moins pour deux raisons : tout d'abord, médaille et symbole se rapportaient au concile et à l'union et, ensuite, tous deux ont un élément commun, la croix (devant laquelle l'empereur prie dans l'un ; soutenue par les deux mains dans l'autre). La mémoire de Paul Jove l'a trahi car il connaissait, selon toute vraisemblance, l'emblème de Bessarion (fig. 10 et 11) dont il possédait un portrait⁷¹. En effet, ce symbole très répandu était utilisé

71. Sur l'histoire de la collection de Paul Jove et en particulier sur les copies des portraits des hommes célèbres, voir E. Müntz, *Le musée de portraits de Paul Jove. Contributions pour servir à l'iconographie du Moyen Age et de la Renaissance, Mémoires de l'Institut national de France. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 36 (1901), p. 249-343 ; L. Rovelli, *L'opera storica ed artistica di Paolo Giovio comasco vescovo di Nocera: Il museo dei ritratti*, Côme 1928, p. 181, n. 167 ; C. Marcora, *Ritratti conservati all'Ambrosiana copiati dal Museo Giovio, Periodico della Società storica comense* 47 (1980), p. 91-122, notamment, p. 106 et 122 ; B. Fasola, *Per un nuovo catalogo della collezione gioviana*, dans *Atti del convegno Paolo Giovio. Il Rinascimento e la memoria (Como, 3-5 giugno 1983)*, Côme 1985 [Raccolta storica, 17], p. 169-180, notamment, p. 174, n° 64 ; L. S. Klinger, *The Portrait Collection of Paolo Giovio*, Ann Arbor (Michigan) 1991 [Princeton University Dissertation, 1991], notamment II, p. 30, n° 54. La collection était classée en quatre grandes sections : 1° les savants et les poètes décédés ; 2° les savants et les littérateurs vivants ; 3° les artistes ; 4° les souverains pontifes, rois, généraux, etc. Le portrait du cardinal Bessarion se trouvait dans une subdivision de la première catégorie dédiée aux humanistes grecs. Une copie de ce portrait a été effectuée par le peintre Cristoforo (ou Cristofano) dell'Altissimo entre 1553 et 1554 pour le compte du duc Cosimo.

par le cardinal pour ses sceaux, comme ex-libris sur ses livres ou encore sur certains tableaux à son effigie⁷². En mettant bout à bout ces raisons, nous comprenons donc pourquoi et comment Paul Jove s'est trompé dans la description du revers de la médaille.

Toutefois, la mémoire de Paul Jove n'a pas failli complètement concernant, nous l'avons démontré, la ville d'exécution, c'est-à-dire Florence. Par conséquent, il faut conclure que Pisanello a fait une seule médaille, celle existante, sur la base des dessins contenus dans le 2478 (pour l'avvers) et dans le MI 1062 (pour le revers). Cette médaille est à la fois un cadeau diplomatique – rappel d'urgence à préparer une croisade contre l'envahisseur turc – mais aussi un travail commémoratif d'un événement historique très important dans l'histoire de la chrétienté, un travail qui a marqué la dernière tentative de rapprochement de deux civilisations, bien qu'elle soit demeurée vaine...

Stavros Lazaris
 CNRS – UMR 7044
 (Étude des Civilisations
 de l'Antiquité)

72. Voir quelques reproductions dans G. Fiaccadori éd., *Bessarione e l'Umanesimo. Catalogo della mostra (Venezia, Biblioteca nazionale Marciana, 27 aprile-31 maggio 1994)*, Naples 1994, p. 148 (n° XXXI), 174-176 (n° 41, 43-45, 47-50, 52-57), 178-179 (n° 58, 61-67, 69), 186-187 (n° 70-76, 78-81), 192 (n° 82-85), 393 (n° 12), 418 (n° 34), 443 (n° 60), 444 (n° 61), 462 (n° 75).



Figure 1 – Médaille de Pisanello à l'effigie de Jean VIII Paléologue (avers)
M. PASTOUREAU (introd.), R. CHIARELLI (documentation), *Tout l'œuvre peint de Pisanello* [Les Classiques de l'Art], Paris, 1987, pl. XXXVIII



Figure 2 – Médaille de Pisanello à l'effigie de Jean VIII Paléologue (revers)
M. PASTOUREAU (introd.), R. CHIARELLI (documentation), *Tout l'œuvre peint de Pisanello [Les Classiques de l'Art]*, Paris, 1987, pl. XXXIX



Figure 3 – Paris, Louvre, Département des Arts graphiques, inv. 2478
L. PUPPI (sous la direction de), *Pisanello*, Paris, 1996 ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello. Le peintre
aux sept vertus. Musée du Louvre, 6 mai – 5 août 1996*, Paris, 1996, p. 203



Figure 5 – Paris, Louvre, Département des Arts graphiques, inv. MI 1062 (verso)
L. PUPPI (sous la direction de), *Pisanello*, Paris, 1996 ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello. Le peintre aux sept vertus*. Musée du Louvre, 6 mai – 5 août 1996, Paris, 1996, p. 198



Figure 6 – Chicago, The Art Institute Margaret Day Blake Collection, 1961.331 (recto)
L. PUPPI (sous la direction de), *Pisanello*, Paris, 1996 ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello. Le peintre
aux sept vertus. Musée du Louvre, 6 mai – 5 août 1996*, Paris, 1996, p. 199



Figure 7 – Chicago, The Art Institute Margaret Day Blake Collection, 1961.331 (verso)
L. PUPPI (sous la direction de), *Pisanello*, Paris, 1996 ; [Réunion des musées nationaux], *Pisanello. Le peintre aux sept vertus. Musée du Louvre, 6 mai – 5 août 1996*, Paris, 1996, p. 199



Figure 8 – Sina, Μονή τῆς Ἁγίας Αἰκατερίνης, 2123, f. 30^v
G. GALAVARIS, *Ζωγραφική βυζαντινῶν χειρογράφων [Ἑλληνική τέχνη]*, Athènes, 1995, fig. 237

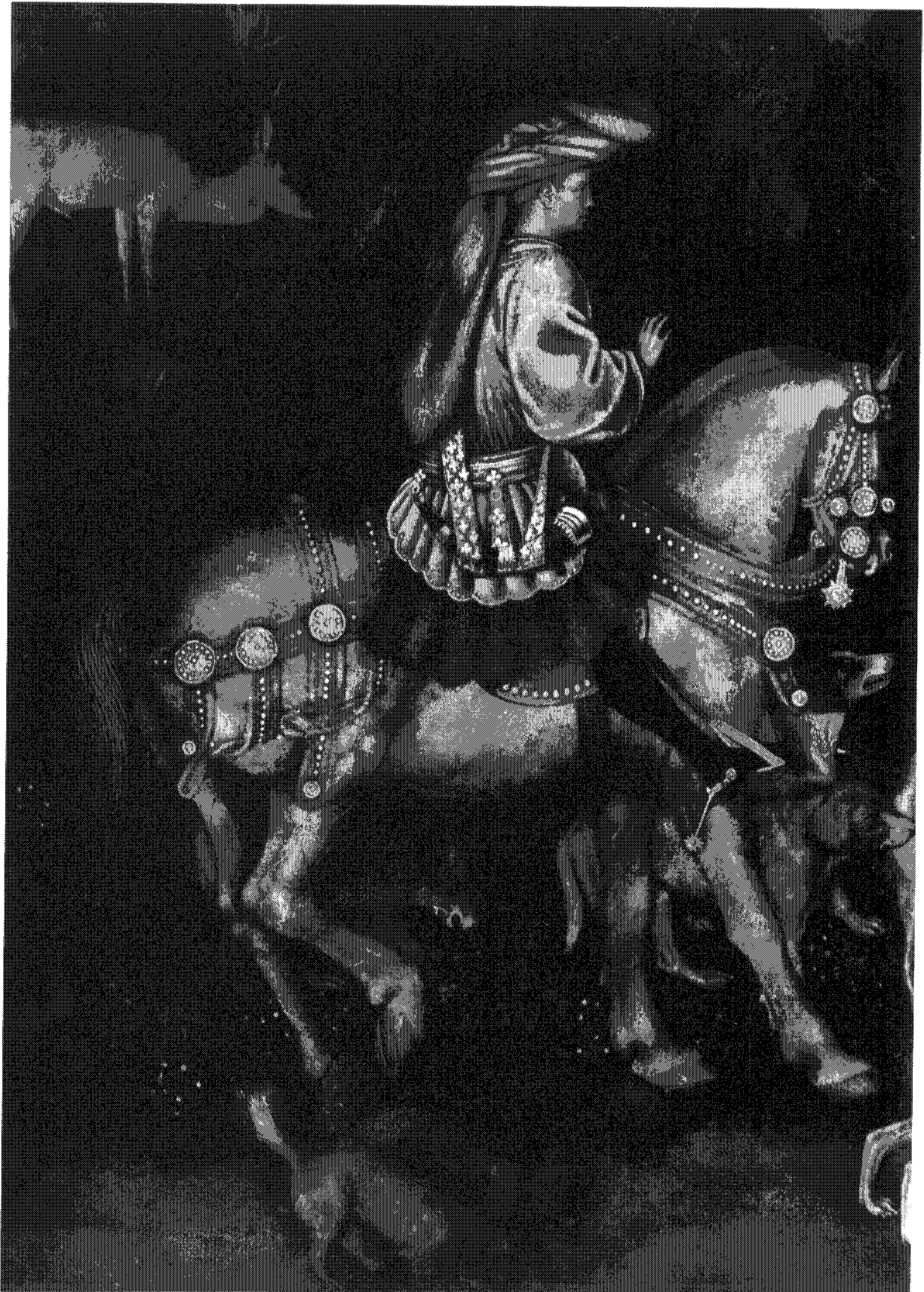


Figure 9 – London, National Gallery, *La Vision de saint Eustache* (détail)
M. PASTOUREAU (introd.), R. CHIARELLI (documentation), *Tout l'œuvre peint de Pisanello [Les Classiques de l'Art]*, Paris, 1987, pl. XXXVI



Figure 10 – Cité du Vatican, BAV, cod. Urb. Lat. 737, f° 2v (détail) : emblème de Bessarion

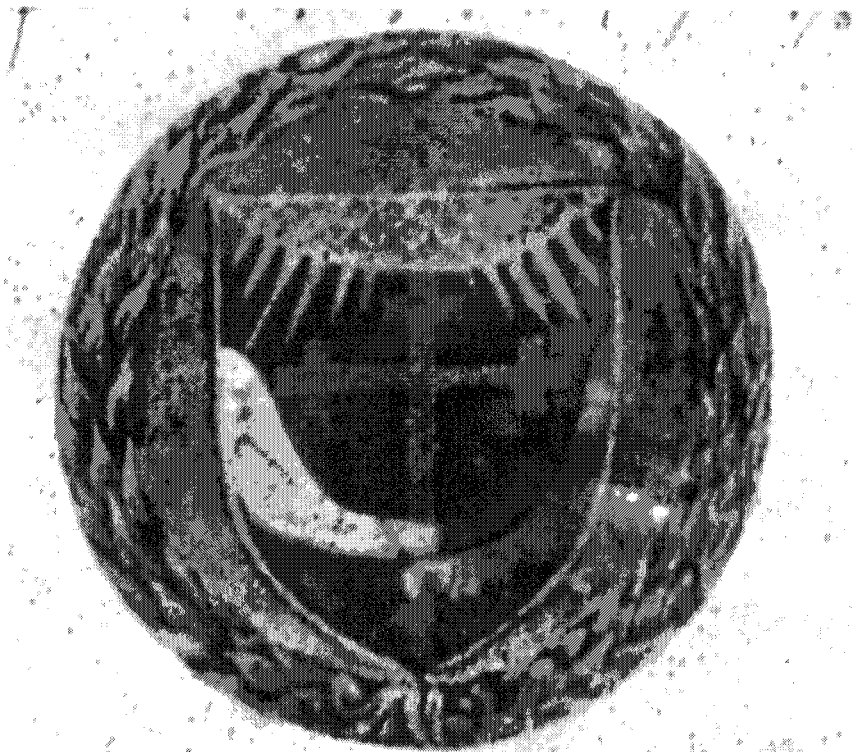


Figure 11 – Venise, Biblioteca Nazionale Marciana, cod. Gr. 200 (= 327), f° 4 (détail) : emblème de Bessarion